

CONCOURS D'ENTRÉE

FORMATION INITIALE

2021-2022

CONCOURS 2021

Parcours "Scénographe"

Admission

Epreuve d'expression volumétrique

Durée : 9h00 – coefficient 2

Parle-moi comme la pluie et laisse-moi écouter (Talk me like the Rain), pièce en un acte de Tennessee Williams - 1953 - traduction de Robert Postec.

En tenant compte de la dramaturgie de la pièce de Tennessee Williams, des espaces réels ou suggérés, avec le matériel mis à votre disposition, vous devrez faire une proposition volumétrique qui peut rester au stade de « croquis en 3 dimensions » : ce n'est pas la virtuosité de maquettiste qui est demandée. L'échelle est libre, mais n'oubliez pas d'ajouter une ou des silhouettes, pour que le choix de votre échelle soit lisible. Signifiez la position des spectateurs sur votre maquette.

Les objectifs de cette épreuve visent à évaluer :

- l'aptitude à déployer votre imagination en volume
- l'aptitude à intégrer une temporalité dramaturgique : mouvements, lumière...
- l'aptitude à affirmer un point de vue dramaturgique
- l'aptitude à définir un rapport scène-salle, un point de vue de spectateur

Vous pouvez ajouter des croquis sur feuilles A4 pour préciser des intentions d'espace, de textures, de matériaux, de mouvements, de lumière....

Cette proposition volumétrique sera présentée lors de l'oral.

**PARLE-MOI
COMME LA PLUIE
ET LAISSE-MOI
ÉCOUTER**

(TALK ME LIKE THE RAIN)

Traduction de Robert Postec

DISTRIBUTION

(par ordre d'entrée en scène)

ELLE..... REINE COURTOIS
LUI ROBERT POSTEC

Parle-moi comme la pluie et laisse-moi écouter a été créé
le 20 avril 1960 au Studio des Champs-Élysées dans la mise
en scène de Robert Postec et un décor d'André Acquart.

DÉCOR

Une chambre meublée dans Manhattan 8^e. Avenue Ouest. Sur un lit pliant, un homme est étendu. Il porte une chemise froissée. Il lutte pour sortir du sommeil avec les gémissements de quelqu'un qui est couché en pleine ivresse. Une femme, assise près de la seule fenêtre de la chambre, se détache vaguement, sur un ciel lourd et sombre. La femme tient un grand verre d'eau. Elle boit par petites gorgées brusques, à la façon d'un oiseau. Dans leurs paroles, il y a la courtoisie, le tendre cérémonial de deux êtres solitaires qui voudraient devenir amis. On sent pourtant qu'ils ont vécu dans cette intimité depuis longtemps et que la scène à venir est la répétition d'une scène si souvent vécue que son contenu émotionnel possible, tel que le reproche et le repentir, est complètement usé et qu'il ne reste plus entre eux que l'acceptation de quelque chose de désespéré et d'immuable.

LUI, *d'une voix rauque.*

Quelle heure est-il? (Elle murmure quelque chose d'inaudible.) Comment, mon chéri?

ELLE, *même jeu.*

LUI

Je sais. Tu ne remontes jamais la pendule.

(La femme sort un bras nu et maigre de la manche d'un kimono déchiré. Elle prend un verre d'eau dont le poids semble l'entraîner légèrement en avant. L'homme la regarde solennellement et tendrement, tandis qu'elle boit son eau. Une musique ténue, hésitante, s'élève, répétant plusieurs fois la même phrase, comme si quelqu'un, dans une chambre proche, essayait de se rappeler un air sur une mandoline. Quelquefois, une phrase

est chantée en espagnol. La chanson pourrait être Estrellita. La pluie commence à tomber. Elle cessera puis recommencera tout au long de la pièce. On entend un bruit semblable à un roulement lourd et feutré : un vol de pigeons passe devant la fenêtre. Une voix d'enfant chante dehors.)

LA VOIX D'ENFANT

Pluie, Pluie, va-t'en!

Reviens un autre jour!

(Le chant est repris par un autre enfant qui le répète un peu plus loin en un écho moqueur.)

LUI, finalement.

Je me demande si j'ai touché mon chômage. *(La femme se penche comme si le poids de son verre la tirait en avant. Elle le pose sur le rebord de la fenêtre avec un petit bruit mat qui semble la faire sursauter... Elle rit sans souffle. L'homme continue sans beaucoup d'espoir.)* J'espère que je n'ai pas touché mon chômage. Regarde dans mes poches si j'ai encore le chèque.

ELLE

Tu es revenu pendant que je te cherchais dehors, tu as pris le chèque et tu as laissé un mot sur le lit, que je n'ai pas compris.

LUI

Tu n'as pas compris le mot?

ELLE

Seulement un numéro de téléphone. J'ai appelé, mais il y avait tellement de bruit que je n'ai pas pu entendre.

LUI

Du bruit, ici?

ELLE

Non, du bruit là-bas!

LUI

Où, là-bas?

ELLE

Je ne sais pas. Quelqu'un est venu et a raccroché, et tout ce que j'ai entendu après, c'était la sonnerie « pas libre ».

LUI

Quand je me suis réveillé, j'étais dans une baignoire pleine de bière, et de cubes de glace en train de fondre. Ma peau était bleue. Je luttais pour retrouver mon souffle. Dans une baignoire de cubes de glace. C'était près d'un fleuve. Mais je ne sais plus si c'était l'East River ou l'Hudson. Les gens vous font subir des choses terribles quand vous êtes sans connaissance dans cette ville. J'avais mal partout, comme si j'avais été poussé à coups de pied dans un escalier, pas comme si j'étais tombé, mais comme si j'avais été poussé à coups de pied. Une fois, je me rappelle, ils m'avaient rasé partout. Une autre fois, ils m'ont fourré dans une boîte à ordures et je suis revenu avec des coupures et des brûlures sur tout le corps. Les gens mauvais abusent de vous quand vous êtes sans connaissance. Quand je me suis réveillé, j'étais nu dans une baignoire pleine de cubes de glace en train de fondre. Je suis sorti en rampant et je me suis traîné jusqu'au salon et quelqu'un est sorti par l'autre porte au moment où j'y entrais. Alors, j'ai ouvert cette porte et j'ai entendu la porte d'un ascenseur se refermer et j'ai vu les portes d'un couloir d'hôtel... Il y avait la télévision qui marchait et on entendait un gramophone. Le salon était plein de tables roulantes, toutes chargées de jambons entiers, de dindes entières, de sandwiches énormes, les uns sur les autres, froids et rassis, et des bouteilles et des bouteilles de toutes sortes de liqueurs qui n'avaient même pas été débouchées et des seaux de cubes de glace qui fondaient. Quelqu'un a fermé une porte quand je suis entré. *(La femme boit son eau par petites gorgées.)* J'ai entendu une porte se fermer et je suis allé vers la porte et j'ai entendu la porte d'un ascenseur se refermer. *(La femme repose son verre.)* Partout, sur le sol de cet endroit près de la rivière, du linge, des vêtements, éparpillés. *(Un vol de pigeons passe devant la fenêtre ouverte, la femme sursaute.)* Des soutiens-gorges, des caleçons, des chemises, des cravates, des chaussettes, et d'autres choses encore.

ELLE, *faiblement.*

Des vêtements ?

LUI

Oui, toutes sortes d'affaires personnelles et des verres cassés. Et des meubles renversés comme s'il y avait eu une rixe terrible et que cet... endroit avait été pillé.

ELLE

Oh!

LUI

Une rixe devait avoir éclaté là...

ELLE

Tu étais ?...

LUI

... dans la baignoire pleine de cubes de glace...

ELLE

Oh!

LUI

Je me rappelle que j'ai pris le téléphone pour demander le nom de l'hôtel, mais je ne me rappelle plus s'ils me l'ont dit ou non. Donne-moi un peu de cette eau. (*Ensemble, ils se lèvent et se rencontrent au centre de la pièce. Elle lui passe le verre avec gravité. Il se rince la bouche, la contemplant gravement, et va cracher par la fenêtre, puis il retourne au centre de la chambre et lui redonne le verre. Elle boit une gorgée. Il pose ses doigts sur le long cou de la femme.*) Voilà, j'ai récité la litanie de mes peines. (*Pause. On entend la mandoline.*) Qu'est-ce que tu as à me dire ? Dis-moi. Raconte-moi ce qui se passe derrière. (*Il passe ses doigts sur le front et les yeux de la femme. Elle ferme les yeux et lève une main dans l'air comme pour le toucher. Il lui prend la main, l'examine dans tous les sens et appuie ses doigts sur ses lèvres. Quand il les lâche, elle le touche. Elle touche la poitrine de l'homme, douce comme celle d'un enfant et puis elle lui touche les lèvres. Il lève*

sa main, glisse ses doigts le long de sa gorge et dans l'ouverture de son kimono. Elle se tourne et s'appuie contre lui. La gorge contre son épaule. Il caresse la courbe de son cou et dit :) Il y a si longtemps que nous n'avons pas été ensemble, si ce n'est comme un couple d'étrangers qui vivent l'un près de l'autre. Laisse-nous nous retrouver et peut-être que nous ne nous perdrons plus. Parle-moi. J'étais perdu. Je pensais à toi souvent, mais je n'arrivais pas à t'appeler, ma chérie. Je pensais à toi tout le temps, mais je ne pouvais pas t'appeler. Qu'aurais-je pu te dire si je t'avais appelée ? Pouvais-je te dire : je suis perdu ? Perdu dans la ville ? Passé de mains en mains comme une photo obscène, et puis abandonné... Je suis perdu dans cette ville ?

ELLE

Je n'ai rien eu que de l'eau depuis que tu es parti. (*Elle dit cela presque gaiement, souriant de cette déclaration. L'homme la serre contre lui étroitement, avec un cri doux et blessé.*) Rien que du café en poudre jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus, et de l'eau... (*Elle rit convulsivement.*)

LUI

Peux-tu me parler, ma chérie ? Peux-tu me parler maintenant ?

ELLE

Oui.

LUI

Alors parle-moi comme la pluie et laisse-moi écouter (laisse-moi m'étendre ici et écouter). (*Il tombe en travers du lit, roule sur le ventre, un bras pendant sur le côté du lit. Il battra de temps en temps le sol de ses doigts. La mandoline continue.*) Il y a trop longtemps que nous n'avons pas bavardé amicalement tous les deux. Maintenant, raconte-moi. A quoi pensais-tu dans le silence ? Pendant qu'on me passait de mains en mains comme une photo obscène, dans cette ville ! Dis-moi ! Parle-moi ! Parle-moi comme la pluie, je vais m'étendre ici, et j'écouterai.

ELLE

Je...

LUI

Il le faut, c'est nécessaire. Je dois savoir aussi. Parle-moi comme la pluie, je m'entendrai ici et j'écouterai. Je m'entendrai ici.

ELLE

Je veux partir...

LUI

Tu veux partir.

ELLE

JE VEUX PARTIR !!!!

LUI

Comment?

ELLE

SEULE! (*Elle retourne à la fenêtre.*) Je me déclarerai sous un nom d'emprunt dans un petit hôtel de la côte...

LUI

Quel nom?

ELLE

Anna-Jones... La femme de chambre sera une vieille petite dame qui aura un petit-fils dont elle parlera toujours. Je serai assise dans le fauteuil pendant qu'elle fera le lit, mes bras pendent de chaque côté, et sa voix sera paisible... Elle dira ce que son petit-fils aura eu à dîner! — du tapioca au lait ... (*La femme s'assied près de la fenêtre et boit son eau à petites gorgées.*) La chambre sera pleine d'ombre, fraîche et remplie du murmure...

LUI

... de la pluie?

ELLE

Oui, de la pluie, et...

LUI

Et ...?

ELLE

L'angoisse... disparaîtra.

LUI

Oui...

ELLE

Un moment après, la vieille dame dira : « Votre lit est fait, mademoiselle. » Je dirai... « Merci... Prenez un dollar dans mon porte-monnaie. » La porte se refermera. Et je serai seule à nouveau. Les fenêtres seront hautes avec de grands volets bleus et ce sera une saison de pluie, de pluie, de pluie... Ma vie sera comme la chambre, fraîche, pleine d'ombre fraîche et remplie par le murmure...

LUI

...de la pluie...

ELLE

Je recevrai un chèque par la poste chaque semaine, sur lequel je pourrai compter. La vieille dame touchera les chèques pour moi, et me prendra des livres à la bibliothèque et me rapportera mon linge propre... J'aurai toujours des affaires propres. Je m'habillerai en blanc. Je ne serai jamais très forte et je n'aurai pas beaucoup d'énergie, mais assez, après quelque temps, pour me promener sur l'esplanade. Pour marcher sur la plage sans effort.. Le soir, je me promènerai sur l'esplanade, le long de la plage. J'aurai un coin de sable où j'irai m'asseoir ; pas très loin du pavillon où l'orchestre joue les sélections de Victor Herbert, tandis que la nuit tombe... J'aurai une grande chambre avec des volets aux fenêtres. Ce sera une saison de pluie, de pluie, de pluie. — Et je serai si fatiguée de la ville que cela ne me fera rien d'écouter toujours la pluie. Je serai si tranquille. Les rides s'effaceront de mon visage. Mes yeux ne me brûleront jamais plus. Je n'aurai pas d'amis. Je n'aurai même pas de connaissances. Quand je commencerai à avoir sommeil, je reviendrai lentement vers le petit hôtel. Le portier dira : « Bonsoir, mademoiselle Jones », je sourirai à peine et je prendrai ma clé. Je ne regarderai même plus un journal et je n'écouterai

jamais la radio. Je n'aurai aucune idée de ce qui se passe dans le monde. Et je n'aurai pas conscience du temps qui passe... Un jour, je regarderai dans le miroir, et je verrai que mes cheveux commencent à devenir gris. Et pour la première fois, je saurai que j'ai vécu dans ce petit hôtel, sous un nom d'emprunt, sans aucun ami, sans fréquenter personne, sans aucune sorte de relation pendant vingt-cinq ans. Cela me surprendra un peu, mais cela ne m'ennuiera pas du tout. Je serai contente que le temps se soit écoulé si facilement. Une fois, de temps en temps, peut-être irai-je au cinéma! Je m'assiérai dans la dernière rangée, avec tout autour de moi l'obscurité — et les visages immobiles qui n'auront pas conscience de moi. Des gens imaginaires. Des gens comme on en voit dans les histoires. Je lirai des livres très longs et les mémoires d'auteurs disparus. Je me sentirai plus près d'eux que je ne l'aurais jamais été des gens que je fréquentais avant. Elle sera douce et rafraîchissante, mon amitié avec les poètes disparus car je n'aurai pas à les voir ni à répondre à leurs questions. Ils me parleront et n'attendront pas de réponse. Et je sentirai le sommeil venir en écoutant leur voix me dévoiler les mystères. Je m'endormirai avec leur livre entre les mains — et il pleuvra. Je me réveillerai et j'entendrai la pluie et je me rendormirai. Une saison de pluie, de pluie, de pluie... Puis un jour, quand j'aurai fermé un livre ou que je serai revenue seule du cinéma, à onze heures le soir, je me regarderai dans le miroir et je verrai que mes cheveux sont devenus blancs. Blancs, absolument blancs. Aussi blancs que l'écume des vagues. (*Elle se lève et marche dans la pièce.*) Je passerai mes mains le long de mon corps et je sentirai combien légère et étrangement mince je suis devenue. Oh, mon chéri, comme je serai mince! Presque transparente. A peine réelle. Puis je comprendrai, je saurai vaguement que je suis restée ici dans ce petit hôtel, sans aucune relation sociale, sans responsabilité, sans angoisse, sans aucun ennui d'aucune sorte, pendant presque cinquante ans. La moitié d'un siècle, pratiquement le temps d'une vie. Je ne me rappellerai même plus les noms des gens que je connaissais avant de venir ici. Ni ce que l'on ressent à être quelqu'un qui attend quelqu'un qui ne peut pas venir. Puis je saurai pour la première fois — en regardant dans le miroir — qu'il est temps pour moi de sortir seule

une dernière fois sur l'esplanade, avec le vent violent soufflant contre moi, le vent blanc et propre qui souffle du bout du monde, de plus loin encore que les frontières de l'univers, des limites glacées de l'espace, d'au-delà encore de ce qu'il y a au-delà des dernières limites de l'espace. (*Elle se rassied en vacillant près de la fenêtre.*) Puis je sortirai et je marcherai sur l'esplanade. Je marcherai seule et le vent violent soufflera sur moi jusqu'à ce que je devienne encore plus mince, encore plus mince...

LUI

Mon chéri, viens sur le lit!

ELLE

... plus mince, plus mince, plus mince, plus mince, plus mince. (*Il va à elle et la soulève de force de la chaise.*) Jusqu'à ce qu'il ne me reste plus de corps et que le vent me prenne dans ses bras blancs et froids, pour toujours, et m'emporte.

LUI, *il presse sa bouche contre sa gorge.*

Viens sur le lit avec moi!

ELLE

Je veux partir! Je veux partir! (*Il la lâche, elle va jusqu'au centre de la chambre, sanglotant sans contrôle. Elle s'assied sur le lit. Il soupire et se penche par la fenêtre. La lumière vacille derrière lui. La pluie redouble. La femme frissonne et croise ses bras sur sa poitrine. Elle ne sanglote plus, elle respire avec effort. La lumière vacille et le vent murmure sa plainte glaciale. L'homme reste penché. A la fin, elle lui dit doucement :)* Viens sur le lit... Viens sur le lit, mon chéri.

(*Il tourne son visage éperdu vers elle, pendant que tombe le*

RIDEAU